



HAL
open science

”Je voulais, en mourant, prendre soin de ma gloire : Le Philobiblion de Richard de Bury”

Bernard Teyssandier

► To cite this version:

Bernard Teyssandier. ”Je voulais, en mourant, prendre soin de ma gloire : Le Philobiblion de Richard de Bury”. Maria Colombo Timelli; Jean-Louis Haquette; Miren Lacassagne. Moyen Âge, Livres et Patrimoines. Liber amicorum Danielle Quérue, Épure - Éditions et Presses universitaires de Reims, 2014, 9782915271591. hal-01993021

HAL Id: hal-01993021

<https://hal.univ-reims.fr/hal-01993021>

Submitted on 24 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Je voulais, en mourant, prendre soin de ma gloire¹ » : le *Philobiblion* de Richard de Bury

On peut s'étonner que l'*Avis pour dresser une bibliothèque* de Gabriel Naudé (1600-1653) dont les dernières lignes célèbrent le bien fondé de la philosophie sceptique² fasse référence en des termes somme toute assez amènes au *Philobiblion*, texte composé vers 1343 par Richard de Bury (1287-1345) dans un esprit d'édification chrétienne³. L'idée d'une vaste collection mise au service de l'Église militante ne consono guère, il faut en convenir, avec la dimension « critique » d'une bibliothèque encyclopédique dans la perspective baconienne d'une avancée des savoirs⁴. Pour autant l'ambition qui fut celle de l'évêque de Durham de recueillir *ad majorem Dei gloriam* le maximum de livres rejoint le projet monumental exposé au Président de Mesmes en 1627. Dans les deux cas, l'entreprise humaine revêt un caractère véritablement héroïque. Dans les deux cas la démarche individuelle s'inscrit dans une histoire collective : la volonté d'édifier de très grandes bibliothèques ne relève pas d'une satisfaction ou d'un contentement particuliers, elle est portée par un idéal qui excède très largement les limites de la personne⁵.

1. RACINE, *Phèdre* (1677), I, 3, v. 309.

2. Naudé annonce la rédaction d'une *historia litteraria* et fait l'éloge du « bon droit des Pyrrhoniens fondé sur l'ignorance de tous les hommes » : *Avis pour dresser une bibliothèque*, B. TEYSSANDIER (éd.), Paris, Klincksieck, 2008, p. 341.

3. Richard de Bury est cité cinq fois exactement : *ibid.*, p. 37, 55, 79, 207, 209.

4. Cf. notre article : « Histoire des lettres et tradition de l'erreur : de l'*Avis pour dresser une bibliothèque* de Naudé au *Dictionnaire historique et critique* de Bayle », *Littératures classiques*, à paraître.

5. Voir *Philobiblion. Excellent traité sur l'amour des livres*, trad. fr. par Bruno VINCENT, Paris, Parangon, 2001 : ch. VIII, « Des nombreuses occasions mises à profit par l'auteur

Reste que la vision de l'homme dans son rapport au monde et à la connaissance oppose de manière sensible les deux « collectionneurs ». Le contexte dans lequel ils rédigent leur œuvre respective, d'une part, est radicalement différent. Membre éminent du clergé d'Angleterre, Richard de Bury défend l'idée d'une tradition cénobitique à une époque où la méthode scolastique étend encore son emprise sur le champ de la connaissance. Or même si son projet s'inscrit dans la perspective d'une archéologie du savoir, le libertin Naudé vante les audaces des « novateurs » et constate pour ce qui relève de l'histoire des sciences le bien fondé des « révolutions ».

Quant à l'inscription de l'*ethos* dans chacun de ces textes, elle laisse apparaître des formes de *caractères* passablement dissemblables. Étranger à tout esprit dogmatique, Naudé écrit un discours théorique pour se faire connaître. Mais s'il revendique sa qualité d'auteur, il ne parle de lui que très indirectement, de manière à éviter toute accusation de « philautie⁶ ». À moins de trente ans, son but il est vrai est de rejoindre une communauté de savants dont il ne fait pas encore partie dans les faits mais dans laquelle le jeune homme se reconnaît déjà. Aussi cherche-t-il à affirmer sa singularité tout en se conformant aux valeurs qui fondent la République des Lettres, notamment en matière d'allégeance aux modèles hérités⁷.

Au terme de sa carrière et à la fin de sa vie, le très vénérable et très savant Richard de Bury rédige en revanche un texte en forme de testament dans lequel il désigne pour légataire de sa propre « librairie » la bibliothèque de l'université d'Oxford afin, écrit-il,

pour acquérir des livres », p. 61-70 ; ch. XI, « Que la science arrive progressivement à la perfection, et que l'auteur a fourni aux étudiants des grammaires grecques et latines », p. 77-81. L'abréviation *Ph.* ici adoptée renvoie à cette édition.

6. *Avis pour dresser une bibliothèque*, *op. cit.*, p. 21.

7. Voir notre article : « L'*ethos* érudit dans l'*Avis pour dresser une bibliothèque* de Gabriel Naudé », *Littératures classiques*, 66 (2008), p. 117-131.

que tous ses livres « soient prêtés aux écoliers et aux maîtres, tant réguliers que séculiers [...] et qu'ils servent et profitent à leurs études⁸ ». Sans témoigner à proprement parler d'une pensée individuelle⁹, ce texte d'adieu est l'occasion d'un discours fortement personnalisé et assumé comme tel. L'ancien élève d'Oxford adopte le mode de la confession pour expliquer en vingt chapitres suivis la passion brûlante ressentie « dès l'enfance¹⁰ » pour les livres et le désir ardent qui le poussa ensuite à en faire la collection.

Or le fait que Richard de Bury envisage sa condition d'homme de foi et d'homme de lettres dans une pratique personnalisée du livre, qu'il pense la bibliothèque non dans un rapport de distance objective mais d'intimité radicale, le conduit à adopter des formes de pensées moins dialectiques que lyriques, moins abstraites qu'imaginées, moins déductives que symboliques. En *racontant* l'amour de sa vie « à la manière facile des modernes¹¹ », c'est-à-dire sous la forme ramassée d'un simple « traité », Richard de Bury fait l'inventaire de son désir, ce qui le conduit sinon à délaisser l'esprit de démonstration — la logique de son discours est imparable — du moins à recourir aux charmes d'une parole constamment habitée par l'émotion. Texte idéologique composé par un esprit dogmatique, le *Philobiblion* dit ainsi, et ce n'est pas le moindre de ses attraits pour les lecteurs qui en font la découverte, l'expérience singulière de la représentation.

8. *Ph.*, p. 120.

9. L'« individualisme de la pensée », écrit Alain BOUREAU, est une des composantes de l'enseignement scolastique : voir *L'Empire scolastique. Pour une histoire du savoir scolastique (1200-1380)*, Paris, Les Belles Lettres, 2007, p. 20.

10. « [...] nous avons su saisir dès l'enfance les occasions les plus favorables, en nous joignant, avec une très grande sollicitude et sans aucune espèce de faveur injuste, à la société des maîtres, des professeurs et des écoliers, que l'élévation de leur esprit et la renommée de leur doctrine rendaient les plus célèbres. Fortifié dans leurs entretiens bienveillants, [...] nous étions délicieusement réchauffé par cette nourriture de l'esprit aussi abondante que variée », *Ph.*, p. 65.

11. *Ibid.*, p. 15.

Afin d'établir au mieux les liens de parenté qui, par tradition supposée ou par filiation consentie, rattachent ce discours à un genre spécifique (la notion d'originalité n'ayant pas réellement de sens au Moyen Âge¹²) c'est à cet *idéal littéraire* qu'il convient donc de prêter attention¹³ — la critique moderne n'ayant sans doute que trop tendance à négliger la dimension narrative et poétique du texte au profit de son caractère historique¹⁴.

« Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir¹⁵ »

Ce « petit traité [...] parle principalement de l'amour des livres¹⁶ » avertit l'auteur dans le prologue qui précède son discours. Le *Philobiblion*, il est vrai, est moins un texte sur l'idée de bibliothèque qu'un récit relatant l'histoire d'une brûlure

12. A. BOUREAU, *op. cit.*, p. 54.

13. Voir Jean LECOINTE, *L'Idéal et la Différence. La perception de la personnalité littéraire à la Renaissance*, Genève, Droz, 1993, « Avant-propos », p. 9 *sq.*

14. Étienne ANHEIM, « Portrait de l'évêque en collectionneur : Richard de Bury et son *Philobiblion* », *Thesis. Cahier d'histoire des collections*, 2002, 1, p. 39-65. L'enquête menée vise à dépasser les supposés « clichés littéraires » pour faire du *Philobiblion* « un discours renouvelé par une pratique » (*ibid.*, p. 41). À la fin de son article, l'auteur constate pourtant que « le propos » tenu « dépasse la collection » et que « le vocabulaire amoureux » est même « témoin d'une subjectivité envahissante qui ne cesse de venir travailler à l'intérieur du discours argumentatif sur la collection », *id.*, p. 61. Reste que cette subjectivité ne peut relever, comme l'affirme É. Anheim, d'« une sorte de donjuanisme bibliophile », *id.* D'une part parce qu'amour des livres et amour de Dieu sont ici consubstantiels l'un à l'autre — dans ces conditions, le plaisir des livres est étranger à toute forme profane de séduction. D'autre part parce que la bibliophilie n'apparaît pas historiquement avant la fin du XVII^e siècle. Ce phénomène de collection repose sur la valeur de curiosité et de rareté conférée aux livres et non pas, comme c'est le cas encore pour R. de Bury, sur leur capacité à dispenser un savoir ou à diffuser une sagesse. On se reportera aux mises au point de Jean VIARDOT sur la question : « Livres rares et pratiques bibliophiliques », dans Henri-Jean MARTIN et Roger CHARTIER (dir.), *Histoire de l'édition française*, Paris, Promodis, 1983-1986, t. II, p. 447-467.

15. CORNEILLE, *Suréna* (1674), I, 3, v. 268.

16. *Ph.*, p. 15.

amoureuse d'autant plus forte qu'elle est suscitée par un objet qui se dérobe :

Cet amour, qui tient de l'extase, nous dominait si puissamment, que méprisant les autres biens terrestres, nous n'étions sensible qu'à la passion d'acquérir des livres. [...] Car la rapide renommée avait déjà répandu de toutes parts le but de nos désirs ; et on rapportait que nous languissions par notre amour des livres. [...] Pourquoi, trésor préféré, te tiens-tu si profondément caché ?¹⁷

Le pouvoir de fascination exercé par les livres procède en effet de l'absence qu'ils sont à même de produire chez celui qui aspire à les réunir. Aussi le regard porté sur eux s'accomplit-il sur le mode de l'élan, de l'essor, voire du transport :

[...] à l'époque de la prospérité du roi [Édouard III], qui nous comptait parmi ses serviteurs, nous obtînmes une permission beaucoup plus large de visiter en quelque lieu que ce soit, pour notre plaisir, et comme en chassant au milieu des taillis les plus recherchés, les librairies publiques ou privées des séculiers et des réguliers.¹⁸

Pour autant, loin de produire chez l'amoureux un sentiment de déréliction, ce regard qui témoigne d'une souffrance ou d'un manque est à l'origine d'intenses satisfactions et d'apaisements salutaires. Car en jetant son dévolu sur les livres, Richard de Bury identifie non seulement l'objet de son désir, ce qui revient à apaiser son inquiétude, mais il lui donne aussi sa justification. C'est assurément parce qu'ils s'offrent au désir qu'ils suscitent — « quiconque te demande te possède¹⁹ » — que les livres méritent d'être aimés.

17. *Ibid.*, p. 15, 62 et 18.

18. *Ibid.*, p. 61.

19. *Ibid.*, p. 18.

Une des fonctions du prologue, d'ailleurs, est d'affirmer que l'idée de collection ne relève pas d'une manie ou d'une imagination dérégulée mais qu'elle procède d'une démarche logique dictée par la droite raison — l'amour des livres résulte d'un acte mental volontaire et réfléchi, d'un « choix délibéré » en tout point conforme à la vertu²⁰ :

« Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits (Ps. 116, 12) ? » s'écriait dévotement le Psalmiste, le roi invincible, le plus grand des prophètes. [...] Nous avons dû chercher par une réflexion attentive [...] un moyen facile pour remercier le Dispensateur de toutes choses des bienfaits qu'il nous avait accordés. [...] Nous avons recherché avec ardeur, et non sans avoir pris conseil de nos amis et de nous-même ce qui, entre les différents buts que la piété peut atteindre, plairait davantage au Très haut et servirait le plus à l'Église militante. Bientôt le troupeau des pauvres écoliers, que ne sont-ils pas plus heureux ! se présenta aux regards de notre réflexion. En eux le créateur du monde et de la nature, son esclave, ont enraciné les bonnes mœurs et les sciences les plus variées.²¹

De fait, l'édification de la bibliothèque chrétienne relève à la fois d'une mission pastorale — réunir le maximum de livres autrement dit rassembler « le troupeau » dispersé « des pauvres écoliers » — et d'une pratique de dévotion : rendre hommage à Dieu en s'acquittant « des nombreuses dettes²² » contractées envers lui.

Aussi cet amour de passion et de raison à partir duquel l'auteur du *Philobiblion* pense la bibliothèque et auquel « tout ce qui excite le désir ne peut être comparé²³ » le conduit-il à envisager

20. *Éthique à Nicomaque*, I, 1094 a, trad. fr. par Jean TRICOT, Paris, Jean Vrin, 2007, p. 33-34 notamment note 4.

21. *Ph.*, p. 11-12.

22. *Ibid.*, p. 11.

23. *Ibid.*, p. 26.

son rapport au livre et à leur lecture non pas comme une aliénation mais comme une libération. Comblé dès l'instant qu'il croise et rencontre l'objet de sa quête, l'amoureux connaît un effet de suspension au moment où l'entrevue caressée dans l'esprit s'accomplit et se réalise dans les faits :

[...] car le bonheur consiste dans la contemplation des vérités de la sagesse par l'intelligence, opération de la plus noble et de la plus divine faculté que nous possédions, et qui est, selon le prince des philosophes, Aristote, au quatrième livre de ses *Éthiques*, la plus délectable de toutes les œuvres après la vertu ; aussi ajoute-t-il que, par sa pureté et sa solidité, la philosophie paraît être la source d'admirables plaisirs. La contemplation de la vérité n'est jamais plus parfaite que dans les livres.²⁴

Plusieurs passages du récit évoquent l'intensité de ces réunions intimes, où le contentement des sens est en quelque sorte sublimé par la satisfaction du « cœur²⁵ » :

Alors, devant nous s'ouvraient les armoires des plus grands monastères, les coffres étaient apportés, les sacs se déliaient ; les volumes endormis dans leurs tombeaux depuis bien des siècles se réveillaient étonnés, et ceux qui se trouvaient placés dans des lieux obscurs étaient inondés par les rayons de cette lumière nouvelle. [...] Au milieu d'eux, où nous rencontrions à la fois l'objet et le remède de notre amour, nous passions ce temps si désiré, plus voluptueusement que ne n'aurait fait un médecin dans le lieu qui renferme ses aromates. [...] Nous fûmes envoyés [...] tantôt au Saint-Siège de Rome, tantôt à la cour de France, même dans d'autres pays, portant partout cette ardente passion des livres, que toutes les eaux du monde n'auraient pu éteindre, amour qui adoucissait comme une potion pharmaceutique les amertumes du voyage, amour qui nous

24. *Ibid.*, p. 25.

25. Voir Bernard BEUGNOT, *Le Discours de la retraite au XVII^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1996, *passim*.

permettait, après les difficultés épineuses, les détours obscurs des affaires et les labyrinthes inextricables de la politique, de respirer quelque temps l'air d'une plus douce atmosphère. [...] Quel torrent de volupté a réjoui notre cœur toutes les fois que nous avons eu le loisir de visiter Paris, ce paradis de l'univers. [...] Là, existent des bibliothèques bien plus agréables que des vases remplis de parfums ; là, des vergers abondants en toutes sortes de livres.²⁶

Moments bénits de suspension et de retraite, ces stases amoureuses qui entérinent la supériorité de la vie contemplative sur la vie active²⁷ évoquent à la fois le bonheur du sage tel que l'antiquité païenne a pu le célébrer — « Le bien parfait » écrit Aristote « semble en effet se suffire à lui-même²⁸ » — et l'idée chrétienne d'une « félicité spéculative » conférée à ceux qui exercent ici-bas leur esprit en s'adonnant, dans l'espace de la durée, à la vie théorétique²⁹ :

L'image la plus fidèle de la béatitude future est la contemplation des *Lettres sacrées*. [...] La méditation momentanée sur des vérités examinées, continuée par un acte de l'intelligence, ne souffre pas d'interruption.³⁰

26. *Ph.*, p. 62-64.

27. *Ibid.*, p. 94 et 117. La supériorité des arts libéraux sur les arts mécaniques jugés « adultérins » fut notamment établie au XII^e siècle par Hugues de Saint-Victor dans le *Didascalicon* : Alain DE LIBERA, *La Philosophie médiévale* (1993), Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 319.

28. *Éthique à Nicomaque*, I, 1097 b, *op. cit.*, p. 59. C'est dans les livres que le sage trouve son accomplissement et son contentement : « la vérité des livres est la perfection de la raison, qui est à proprement parler le *bien de l'homme* », *Ph.*, p. 25.

29. L'« amour des livres » tel que le définit R. de Bury rejoint l'idéal de sagesse théorisé par Albert le Grand au XII^e siècle. Cette forme de vie contemplative s'acquiert, « elle est l'objet d'un travail » et elle suppose, écrit A. DE LIBERA, « une progression (*moveri ad continuationem*) ; le contenu de cette forme de vie est cela même qu'Aristote définissait comme l'objet de la théologie philosophique : la contemplation des êtres séparés ; la forme de vie caractéristique de la contemplation philosophique peut être appelée « félicité intellectuelle » », *op. cit.*, p. 399.

30. *Ph.*, p. 99 et p. 25.

Avant que l'*Imitation de Jésus-Christ*, dans un tout autre esprit il est vrai, ne se constitue durablement en modèle de dévotion, le *Philobiblion* définit la quête des livres sinon comme une pratique de mortification du moins comme une ascèse³¹. La bibliothèque de la sagesse s'accomplit dans le combat de l'esprit contre la chair corrompue, c'est-à-dire dans la lutte contre le monde et ses valeurs. À ce titre, l'amour des livres est une activité fondamentalement morale :

Tu es [, livre,] la modération et la règle des mœurs, et celui qui te suivra ne péchera point³². [...] Les livres [...] renferment plus de sagesse que tous les mortels n'en conçoivent. Or la sagesse méprise les richesses.³³

De fait, il n'y a pas de plus grand contempteur des vices que l'amoureux des livres³⁴. Inversement, il n'y a pas de pire ennemi des livres que celui qui se soumet au pouvoir du monde ou qui sacrifie à l'« économie domestique³⁵ ». Aussi l'édification de la bibliothèque chrétienne n'est-elle pas séparable de l'idée de guerre. Non pas tant d'une guerre « charnelle » dont le but consisterait, par des combats exercés à mains nues, à satisfaire l'orgueil de quelques puissants en mal de conquêtes³⁶, mais d'une guerre spirituelle apte à faire du religieux lettré non pas seulement

31. Voir l'histoire du « puissant eunuque dont il est parlé au livre VIII des Actes » : *ibid.*, p. 102.

32. *Ibid.*, p. 18.

33. *Ibid.*, p. 23-24.

34. C'est au vertueux qu'il appartient « par les armes de la raison » d'anéantir les passions « qui sortent de leur foyer » : *ibid.*, p. 98.

35. *Ibid.*, p. 37.

36. C'est sous la forme d'une longue prosopopée que les livres dénoncent les guerres de conquête : « Car par la guerre, nous sommes dispersés dans des pays étrangers, nous sommes massacrés, blessés, et énormément mutilés, nous sommes ensevelis sous la terre, nous sommes submergés par la mer, nous sommes dévorés par les flammes, nous sommes anéantis par tous les genres de morts », *ibid.*, ch. VII, p. 59.

un directeur de conscience, mais un croisé aussi, exerçant sa juste violence sur le terrain de la pensée :

Les religieux qui avaient pour les livres un culte digne de respect [...] se plaisaient dans [leur] commerce comme au milieu des richesses. [...] Ils furent dans leur temps les plus rusés chasseurs de renards, et ils nous ont légué leurs filets pour que nous puissions prendre les renardeaux, qui ne cessent de détruire les vignes florissantes [...] De même qu'il est nécessaire à un État de pourvoir d'armes de guerre les soldats qui doivent combattre, et d'accumuler des ressources alimentaires, de même la valeur de l'œuvre demande à prémunir l'Église militante, par la multitude des bons livres, des attaques des païens et des hérétiques.³⁷

Dès lors l'excès des livres n'est plus une menace³⁸. La profusion des textes et leur multiplication trouve sens dans le cadre d'une Église militante dont l'objectif demeure, eu égard à l'Alliance nouvelle, la conversion. Si la diffusion de la parole se fait par la force de l'Esprit, c'est bien par le truchement du texte écrit qu'elle se propage pour pénétrer jusqu'aux extrémités de la terre :

Car malgré leur immobilité apparente, [les livres] sont toujours en mouvement, étant portés dans tout l'univers par l'intelligence des auditeurs qui les représentent.³⁹

La réunion du plus grand nombre de livres prépare le règne du Père inconnaissable en assurant, sur le terrain de la pensée, la victoire de sa Vérité⁴⁰ :

37. *Ibid.*, p. 43-44 et 103.

38. Jean-Marc CHATELAIN, « L'excès des livres et le savoir bibliographique », *Littératures classiques*, n° 66, 2008, p. 145-160.

39. *Ph.*, p. 36.

40. R. de Bury conteste donc l'idée selon laquelle la multiplication des livres serait un obstacle à la conversion. Ce faisant, il s'inscrit en faux contre une tradition chrétienne — augustinienne notamment (voir J.-M. CHATELAIN, art. cit., p. 148) — qui voudrait que l'idée de bibliothèque constitue un frein au salut : *Ph.*, p. 148-149. Le Deutéronome, le livre des Proverbes mais aussi celui de l'Ecclésiaste — dont le célèbre verset « Il n'y a

Quelle joie et quel bonheur de réunir en un faisceau les armes de la milice cléricale et de les avoir à sa disposition pour réprimer les erreurs des hérétiques quand ils se soulèvent.⁴¹

« L'effet pleure et sans cesse interroge la cause⁴² »

Mais le *Philobiblion* n'est pas le simple récit d'un amour personnel : au-delà du désir d'un homme pour les livres, ce texte porte témoignage de l'amour de Dieu pour les hommes. La Création, écrit Richard de Béry, fut avant tout une rédaction. Tel un scribe séparant les caractères pour donner corps aux mots et sens aux choses, Dieu mit fin au chaos en inventant des formes c'est-à-dire en formant des lettres :

Le Sauveur exerça le métier d'écrivain, lorsqu'en s'inclinant il écrivit sur la terre avec son doigt, afin que personne, quelque noble qu'il fût, ne dédaignât de faire ce qu'il avait vu exécuter par la sagesse de Dieu le père. Ô grandeur singulière de l'écriture, qui force le Créateur de l'univers à se courber pour la fabriquer !⁴³

Le lien ontologique — et amoureux — qui unit l'homme à Dieu passe donc nécessairement par la pratique du livre et de la lecture méditée qui en constitue l'aboutissement et l'accomplissement⁴⁴ :

La vérité écrite dans le livre se présente [...] sans intervalles, d'une manière permanente, et passant par la route spirituelle

point de fin à multiplier les livres » (12, 12) — sont tour à tour allégués pour justifier le bien fondé de la collection : *ibid.*, p. 113, p. 27-28, 77 et 103.

41. *Ibid.*, p. 65

42. Victor HUGO, *Contemplations*, « Pleurs dans la nuit » (1854), v. 19.

43. *Ph.*, p. 104, (Jean, 8, 6 et 8).

44. C'est ce qui explique la charge à l'encontre de certains « modernes » paresseux, frères dévoyés accusés de psittacisme : « Le perroquet imite comme vous les sons qu'il entend, comme vous il contrefait chacun, mais ne crée rien. [...] Repentez-vous, pauvres du Christ, et lisez avec ardeur les livres », *Ph.*, ch. VI, p. 52-53. L'apologie de la lecture méditée conduit en revanche R. de Bury à célébrer les vertus d'une écriture à proprement parler « inspirée ».

des yeux, vestibules du sens commun et atrium de l'imagination, elle pénètre dans le palais de l'intelligence, où elle s'accouple avec la mémoire, pour engendrer l'éternelle vérité de la pensée.⁴⁵

Avec sa théologie trinitaire la Chrétienté mérite d'autant plus le nom de religion du Livre qu'elle s'appuie sur trois textes sacrés pour conforter sa suprématie⁴⁶. Le *Liber naturae*, d'abord, pur reflet du divin composé de caractères vivants à partir duquel la contemplation du monde et du « trésor désirable de la sagesse et de la science⁴⁷ » fut rendue possible. L'Ancien Testament, ensuite, Second Livre donné aux fils d'Adam pour qu'ils méditent la loi d'Abraham et de Moïse. Le Nouveau Testament, enfin, Tiers livre dont la vocation principale fut d'éclairer le précédent en en révélant les choses cachées.

Le *Philobiblion* établit ainsi une claire distinction entre les êtres dévoyés qui sacrifient aux valeurs mondaines et aux besoins vitaux — « ignorants » de tous ordres, au premier chef desquels se trouvent les femmes et les enfants — et les hommes supérieurs qui ont renoncé aux blandices du corps pour laisser triompher l'esprit. Eux seuls sont les dignes héritiers d'une culture qu'ils se sont acquis à force de veilles et d'efforts. Richard de Bury célèbre principalement l'institution du monastère avec sa pratique théologique tournée vers la spéculation trinitaire et la lecture solitaire de l'Écriture :

45. *Ibid.*, p. 20-21.

46. « C'est une vérité plus claire que le jour que l'Église a été établie sur les livres saints », *ibid.*, p. 100.

47. *Ibid.*, p. 17. Voir aussi p. 100-101 : « par eux, nous pouvons discerner les limites de la terre aussi bien que celles du temps [...] nous franchissons les montagnes et nous sondons les profondeurs des abîmes [...] nous examinons à notre volonté la nature des herbes, des arbres et des plantes [...]. De là, par les livres, nous passons aux substances immatérielles, pour que notre intellect [...] voie de l'œil de l'esprit la cause première de toute chose ».

Eux qui, pour dissiper les ténèbres futures, préparaient avec art des flambeaux lumineux et pétrissaient soigneusement, en vue d'une disette de la parole de Dieu [...] des pains sans levain, formés de la plus pure fleur du froment de la sagesse divine, avec lesquels les âmes affamées peuvent se nourrir heureusement. Ils ont été les plus habiles athlètes de la milice chrétienne.⁴⁸

C'est en hommage aux « découvertes ardues⁴⁹ » réalisées par ces « Anciens » que l'auteur use d'ailleurs du terme de « progrès ». Le mot, évidemment, n'est pas à entendre dans la perspective moderne d'une avancée des sciences : le dit *progrès* n'est pas prospectif mais rétroactif de même que la sagesse n'est pas à trouver mais à retrouver car déjà advenue, en quelque sorte déjà « engendrée⁵⁰ ».

Pour autant ce « traité sur l'amour des livres » ne constitue pas seulement la réactivation intellectualisée du modèle cénobitique de Benoît ou de Cassiodore. Richard de Bury rend un hommage appuyé aux « religieux de l'ordre des Prêcheurs et de l'ordre des Mineurs » qui, « par des études inouïes », s'efforcent « à corriger, éclaircir et compiler les livres les plus divers⁵¹ ». Il prend également acte, et pour s'en réjouir, du tournant opéré par la science scolastique aux XII^e et XIII^e siècles⁵². La fabrique d'une

48. *Ibid.*, p. 44.

49. *Ibid.*, p. 71.

50. Dans ces conditions il est logique qu'un individu ne puisse à lui seul engendrer « une science quelconque » (*ibid.*, p. 79) et que les livres de droit, qui ne relèvent pas à proprement parler de la science spéculative, ne puissent se prêter à la lecture herméneutique : les lois « dépendent plus de l'empire de la volonté que du témoignage de la raison », *ibid.*, p. 85.

51. *Ibid.*, p. 68-69.

52. R. de Bury considère donc comme un « progrès » le mouvement amorcé au XI^e siècle par Anselme de Cantorbéry, poursuivi au siècle suivant par Abélard et qui vit dans l'invention d'une méthode dialectique la rencontre d'une pensée logico-linguistique et d'une culture philosophique antique dans le but de rendre la foi compréhensible : voir A. de LIBERA, *op. cit.*, *passim*.

méthode de lecture et d'évaluation des textes sacrés et de la glose patristique est implicitement approuvée dans le soin que prend l'auteur de célébrer le rôle joué par l'université dans l'aventure de la connaissance de Dieu⁵³.

Mais le *Philobiblion* rappelle aussi les moments tragiques qui ont jalonné l'histoire humaine. Depuis la Chute, le temps joue contre « l'empire du livre » et les pertes, toujours plus dommageables pour la connaissance, s'accumulent. La bibliothèque antédiluvienne, « première bibliothèque universelle » de la culture adamique, a disparu, emportant avec elles les secrets des origines⁵⁴ :

[...] tout ce que le saint Énoch, gouverneur du paradis, prophétisa avant qu'il ne fût enlevé du monde ; enfin tout ce qu'Adam, le premier, avait enseigné à ses fils, c'est-à-dire comment ravi en extase il avait prévu tout l'avenir dans le livre de l'éternité, sont considérés comme ayant été probablement détruits par ces abominables flammes.⁵⁵

Aussi, et malgré les « accroissements successifs » accomplis dans « l'immense corps des sciences⁵⁶ », l'humanité ne peut-elle plus prétendre au savoir total qui lui fut légué. Son péché, en quelque sorte, l'a blessée à jamais. Même Aristote, « que le Très-Haut

53. « Un pieux sermon retentissait-il à la source de la foi chrétienne, cette sainte cour romaine ; une question étrangère s'agitait-elle sur un nouveau sujet ; l'école solide de Paris, qui s'occupe plus de la recherche des antiquités que de la production de subtiles vérités, l'école ingénieuse de l'Angleterre, entourée de ses vieilles lumières, produisait-elle quelque chose pour le développement de la science ; émettait-elle quelque nouveau rayon de vérité en faveur de la manifestation de la foi, aussitôt éclos nous en étions instruits, et, sortis de la cuve du meilleur pressoir, ils parvenaient intacts et sans aucune altération dans le tonneau de notre mémoire », *Ph.*, p. 67.

54. Claudine POULOUIN, « La bibliothèque antédiluvienne ou les métaphores de la mémoire », *Littératures classiques*, 66, 2008, p. 179-195.

55. *Ph.*, p. 58

56. *Ibid.*, p. 77.

avait créé bien peu inférieur aux anges⁵⁷ », fut freiné dans ses cogitations et ne put les mener à terme :

Le syllogisme sans réplique de la quadrature du cercle aurait-il échappé à Aristote, si les livres des anciens, qui contenaient l'explication de la nature, avaient survécu à ces horribles combats ?⁵⁸

Les temps modernes portent ainsi le poids immense d'une Faute qui ne cesse de croître. En sacrifiant à l'amour-propre sans en avoir nettement conscience, l'homme s'est peu à peu éloigné de la sagesse originelle. Le chapitre IV du *Philobiblion* constitue à ce propos un long réquisitoire contre la vanité et ses pratiques. Les livres y prennent la parole pour dénoncer publiquement leurs agresseurs parmi lesquels figurent les laïcs, stigmatisés pour leur sottise cupidité :

Nous qui sommes la lumière des âmes fidèles, nous devenons, entre les mains des peintres et des enlumineurs ignorants, un réceptacle de feuilles d'or au lieu d'être une source de sagesse divine.⁵⁹

Mais si l'acte d'accusation n'épargne pas non plus « la gente écolière », « fort mal élevée en général⁶⁰ », ce sont les clercs qui portent la plus lourde responsabilité du misérable sort qui échoit désormais aux livres :

Les violentes coliques de nos intestins épuisent nos entrailles, que les vers affamés ne cessent de ronger [...] et nous demeurons comme otages dans les cabarets, sans aucune chance de rachat. [...] Hélas ! relégués hors des portes, nous sommes accablés de reproches, car nous avons été remplacés, tantôt par des chiens et des oies, tantôt par cet animal bipède

57. *Ibid.*, p. 78.

58. *Ibid.*, p. 59

59. *Ibid.*, p. 42. Allusion aux Psaumes de David : 10, 2-11.

60. *Ibid.*, p. 110.

qu'on appelle la femme, avec laquelle le clerc ne doit point vivre, et que nos disciples ont appris de nous à fuir plus que l'aspic et la basilic. [...] Race de vipères qui anéantissez votre famille ; détestables rejetons de coucous assez ingrats pour causer, après vous avoir pris de force, la mort de celles qui vous ont nourris, et à qui vous devez votre vigueur ; clercs dégénérés, c'est ainsi que vous vous comportez avec les livres !⁶¹

Par leurs pratiques manuscrites dérégées, ces « singes de clercs⁶² » ont fini par mettre en péril l'idée même d'autorité :

Chaque jour des compilateurs, des traducteurs et des transformateurs ignorants abaissent notre noblesse en nous donnant de nouveaux noms d'auteurs. [...] nous dégénérons de plus en plus toutes les fois que nous renaissions dans nos nombreuses copies. [...] Que de fois en nous méditant, avez-vous enlevé ce que, dans votre pieux zèle, vous croyiez devoir corriger !⁶³

Le lieu commun du *mundus senescens* devient alors l'occasion d'une attaque en règle contre ces nouveaux professionnels qui, bien que brillant « par la tonsure et le nom de clercs⁶⁴ », mènent impunément carrière, et se conduisent comme de vulgaires marchands :

Mais nos contemporains, enflammés tour à tour par les feux du vice, passent sans énergie les rares années de leur ardente jeunesse, et, au moment où, grâce à leurs passions éteintes, ils vont atteindre le sommet de la vérité ambiguë qu'ils recherchent, ils retournent embarrassés à des affaires complètement étrangères, et disent adieu aux écoles de la

61. *Ibid.*, p. 8-39, 37 et 31.

62. *Ibid.*, p. 41.

63. *Ibid.*, p. 40-41. L'exigence philologique ne fait pas pour autant de R. de Bury un précurseur de l'humanisme. La méthode des correctoires de la Bible se développe en réalité dès le XIII^e siècle : Gilbert DAHAN, *L'Exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1999, p. 161-238.

64. *Ph.*, p. 95.

philosophie. [...] Ils préfèrent aux difficultés de la philosophie le moût fumeux de la jeunesse, tandis que plus tard ils donnent aux soins économiques le vin trop tôt clarifié. [...] Travaillant par ambition dans leur jeune âge, [...] ils saisissent à la hâte et prématurément le bonnet de docteur. Ils deviennent, encore enfants, des professeurs sans mérite des diverses facultés qu'ils n'abordent nullement avec précaution, mais auxquelles ils parviennent en sautant, à la manière de chèvres.⁶⁵

C'est donc bien dans un contexte de crise que ce récit est rédigé. Contexte de crise institutionnelle d'abord. Même Oxford n'est plus à même d'assurer correctement la relève de ses propres troupes⁶⁶. Contexte de crise politique ensuite. Le *Philobiblion* transpose dans l'ordre intellectuel des débats — en faisant probablement allusion au nominalisme ockhamien — le conflit qui, à l'époque, divise et oppose la France à l'Angleterre⁶⁷. Ainsi même s'il exhorte à la reconquête, animé par l'espoir de celui qu'enflamme la certitude de la foi — « toute la gloire du monde périrait dans l'oubli, si Dieu n'avait donné, comme remède, le livre aux mortels⁶⁸ » —, Richard de Bury n'en dresse pas moins un sombre tableau de son temps. À plusieurs reprises, il laisse

65. *Ibid.*, p. 72-74.

66. « Combien, en effet [voyons-nous d'étudiants], qui, ne brillant point par l'éclat de leurs ancêtres, n'ayant à se réjouir d'aucun héritage, soutenus par la piété de tant d'hommes vertueux, méritent d'obtenir des chaires apostoliques, commandent dignement leur fidèle troupeau, soumettent au joug ecclésiastique les humbles et les superbes », *ibid.*, p. 14.

67. « Hélas ! par ce délire que nous déplorons, nous voyons dans ces tristes temps le Palladium de Paris renversé, où languit et même se glace presque entièrement l'ardeur si noble de l'école, et d'où jadis la lumière répandait ses rayons sur tous les coins de l'univers. Toutes les plumes de scribes sont déjà en repos, la race des livres ne se propage plus [...] Ils enveloppent leurs sentences de discours inhabiles et privés de toute logique, si ce n'est qu'ils apprennent dans leurs veilles furtives quelques subtilités anglicanes qu'ils méprisent en public. [...] L'admirable Minerve [...] a quitté Paris, et est déjà heureusement arrivée en Angleterre [...] et c'est ainsi que la sagesse se refroidit dans les Gaules, et que sa milice languit dans l'énerverment le plus profond », *ibid.*, p. 76.

68. *Ibid.*, p. 19.

même planer la menace d'un dénouement funeste dans une atmosphère de fin du monde. Son traité sur l'amour des livres revêt au fil des pages et des chapitres une dimension dramatique et même tragique. Le monde créé, qui n'est plus qu'un monde renversé, court irrésistiblement à sa perte :

C'est ainsi que les lampes ardentes sont mises maintenant sous le boisseau, et que, faute d'huile, elles s'éteignent complètement. [...] Maintenant les ânes paresseux se parent des caparaçons destinés aux destriers ; les chouettes aveugles dominent les nids des aigles.⁶⁹

« C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre⁷⁰ »

Les dernières lignes du *Philobiblion*, d'ailleurs, évoquent bien la fin d'un monde. Elles constituent à la fois l'achèvement et le dénouement d'une intrigue amoureuse, puisque l'auteur, qui se tourne vers Dieu, annonce sa mort prochaine et avec elle le dépassement de son propre désir :

[Que notre Rédempteur] délivre notre cœur de l'amour de la chair, afin que la crainte de la mort s'évanouisse entièrement en Lui, qu'il désire tomber en dissolution et être avec le Christ. [...] [Que nos étudiants] demandent à Dieu, dans leurs pieuses prières du corps et de l'esprit, que [mon] âme, créée à l'image de la Trinité, revienne, au sortir de son exil de misère, à son prototype primitif, et qu'il lui soit concédé la vue perpétuelle de sa face féconde, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ. *Amen.*⁷¹

Mais cette conclusion constitue-t-elle pour autant un renoncement ? Bien entendu le sacrifice des livres est censé

69. *Ibid.*, p. 13 et 45.

70. « Au roi, sur *Cinna*, *Pompée*, *Horace*, *Sertorius*, *Œdipe*, *Rodogune*, qu'il a fait représenter de suite devant lui, à Versailles, en octobre 1676 », dans Corneille, *Œuvres complètes*, André STEGMANN (éd.), Paris, Éditions du Seuil, 1963, p. 900, v. 36.

71. *Ph.*, p. 124-125.

dédouaner l'amoureux de toute forme d'égoïsme et d'attachement vaniteux au monde matériel. Reste qu'on aurait tort sans doute de lire le *Philobiblion* comme un simple texte de résipiscence : s'il sollicite le pardon, du fait de son appartenance à la race des hommes, « grossiers débiteurs, receveurs avides, comblés des bienfaits infinis de la Divinité⁷² », le narrateur renie d'autant moins son désir qu'il ne peut ni ne veut le considérer comme un péché : même si le bonheur du collectionneur n'est jamais durable, l'amour démesuré⁷³ qui le pousse à réunir les livres confère à sa quête une dimension proprement sublime⁷⁴.

En réalité, cette fin pose surtout la question du genre auquel appartient le texte, récit sur les fins ultimes dans la perspective du salut de l'âme. En liant de manière indissociable sa vie personnelle et la destinée des livres Richard de Bury renoue à la fois avec une pratique stoïcienne de l'examen de conscience — à laquelle se rattachent les *Pensées* de Marc Aurèle par exemple — et avec la tradition néo-platonicienne de l'exercice spirituel — on pense notamment à la *Consolation de la philosophie* de Boèce, texte de réflexion et de méditation sur la survie de l'âme rédigé dans l'antichambre de la mort. Mais Richard de Bury est sans aucun doute aussi redevable à saint Augustin. Dans ses *Confessions*, l'évêque d'Hippone se conçoit comme « âme personnelle » et non plus comme « émanation de l'âme du monde⁷⁵ ». Pour autant, ce « je » est à la fois général et particulier⁷⁶ : à travers son expérience d'homme, Augustin envisage la condition humaine.

72. *Ibid.*, p. 12.

73. « Ce désir étonnant aux yeux des avarés », *ibid.*, p. 117.

74. Cette éthique de la gloire trouvera un écho dans le théâtre de Corneille : Octave NADAL, *Le Sentiment de l'amour dans l'œuvre de Pierre Corneille* (1948), Paris, Gallimard, 1991, p. 303-304, 308 et 321 notamment.

75. Bernard GRÆTHUYSEN, *Anthropologie philosophique* (1953), Paris, Gallimard, 1980, p. 121.

76. *Ibid.*, p. 116-117.

De la même manière, le « je » qui parle dans le *Philobiblion* est indissociable de l'humanité à laquelle il appartient. Ce n'est pas à la manière d'un chroniqueur que Bury conçoit son récit en effet. Son discours ne reflète pas les événements qui ont jalonné l'existence d'un individu singulier, il retrace à grands traits la destinée de la vie humaine :

Enfin, comme tous les hommes par leur instinct désirent apprendre, et que, grâce aux livres, nous pouvons acquérir la science de la vérité, science préférable à toutes les richesses, qui est l'homme qui, obéissant aux lois de la nature, ne sera pas possédé de la passion des livres ?⁷⁷

De fait, pour évoquer le temps qu'il consacra par le biais de la quête des livres à la recherche de Dieu, l'auteur ne s'embarrasse pas d'anecdotes. Concernant la relation de son aventure amoureuse par exemple, il préfère évoquer en imageant que rapporter en détaillant. En faisant le choix de la poésie et non de l'histoire, il illustre en quelque sorte l'idée avancée par Aristote selon laquelle la poésie aurait une dimension plus « philosophique » que l'histoire⁷⁸. Le *Philobiblion*, qui s'inscrit dans la tradition chrétienne du traité spirituel, est un texte de sagesse en effet, le récit d'une expérience, non pas le relevé de faits historiques.

Et cette expérience à la fois singulière et universelle, ce texte entend non seulement la raconter mais aussi et surtout la représenter⁷⁹. Ce parti pris figuratif explique sans doute que la fable entendue au sens de fiction, ait une place de choix dans

77. *Ph.*, p. 26.

78. ARISTOTE, *La Poétique*, trad. et notes par Roselyne DUPONT-ROC et Jean LALLOT, Paris, Éditions du Seuil, 1980, p. 65 et 221-222.

79. « Il semble que l'homme ne puisse garder ses contours et sa forme, et s'appartenir à lui-même, que dans la représentation, dans l'image », B. GRÆTHUYSEN, *op. cit.*, p. 11.

l'économie du discours⁸⁰. Un chapitre entier lui est d'ailleurs consacré dans lequel l'étendue de ses pouvoirs est rappelé⁸¹ :

Il est facile de repousser avec un bouclier solide toutes les sortes d'armes que les amateurs de la vérité toute nue [...] opposent aux poètes ; car même dans les sujets obscènes, on apprend à connaître les ornements agréables du style, et dans les récits figurés, mais honnêtes, on rencontre sous la forme d'une fiction une vérité historique ou naturelle. Bien que tous les hommes désirent posséder la science, ils ne sont cependant pas tous également charmés par l'étude, et même la plupart de ceux qui ont goûté le travail et senti la fatigue de leurs sens, rejettent inconsidérément, après l'avoir atteint, le fruit dont ils n'ont rongé que l'écorce. [...] C'est pourquoi les Anciens dans leur sagesse trouvèrent un remède pour capter l'esprit frivole de l'humanité. N'avons nous pas l'habitude d'attirer les enfants par des présents, afin qu'ils apprennent de bonne volonté ce que nous nous efforçons de leur inculquer malgré eux ?⁸²

80. Pour Hermogène, la représentation, qui rivalise avec la poésie, peut à la fois s'appuyer sur l'imagination, c'est-à-dire sur l'invention de fictions, et sur l'émotion : *L'Art rhétorique*, trad. et éd. par Michel PATILLON, Paris, L'Âge d'homme, 1997, « L'invention », p. 274, note 5 et 275-276.

81. Sans contester franchement l'hégémonie exercée par la logique spéculative dans la science exégétique, notamment à l'université de Paris — voir Étienne GILSON, *La Philosophie au Moyen Âge* (1922), Paris, Payot, 1986, p. 401-405 — R. de Bury confère aux belles-lettres et aux sciences du langage (grammaire, dialectique, rhétorique) une place de tout premier ordre. À une période où la grammaire « porte autant sur les catégories de pensée que sur les catégories de langue et [...] empiète [...] sur le territoire des logiciens [au point de] leur donner l'essentiel des concepts » (A. de LIBERA, *La Philosophie au Moyen Âge, op. cit.*, p. 313), le *Philobiblion* défend l'idée (voir ch. XII) qu'elle a d'abord vocation à donner accès aux textes sacrés — « l'introduction nécessaire à l'Écriture sainte est la grammaire : puisque l'Écriture est un livre, il faut savoir le lire [...] il faut en faire en premier lieu l'analyse verbale », Dom Jean LECLERC, *L'Amour des lettres et le désir de Dieu* (1957), Paris, Cerf, 2008, p. 71. *Mutatis mutandis*, R. de Bury rejoint ainsi les positions d'un Roger Bacon, ardent défenseur de la tradition encyclopédique et des arts libéraux à la fin du XIII^e siècle : A. de LIBERA, *op. cit.*, p. 401.

82. *Ph.*, p. 89-90.

Richard de Bury confère à la fiction, c'est-à-dire au récit fictif, un triple avantage. Tout d'abord elle a une vertu salutaire de déréalisation, une vertu parégorique qui lui donne le pouvoir d'embellir le monde tout en rendant la doctrine agréable⁸³. Elle permet ensuite de transformer la connaissance en expérience : secondée par l'émotion, la fiction est à même de reconfigurer le monde en soulevant et en suscitant les passions. Enfin, elle a un pouvoir de médiation puisque confortée par une imagination qui relaie la raison elle est capable de représenter et même de révéler⁸⁴. Ainsi quand l'écrivain recourt aux métaphores pour désigner les livres — « puits, mines, vases, coffres, urnes, arche ou lampes » — ces images ne surviennent pas de manière incohérente, elles arrivent « à leur vraie place, enchaînées de façon logique, subordonnées à l'élan persuasif » et « contribuent à la réussite du discours⁸⁵ » en laissant entrevoir le mystère dont elles sont porteuses⁸⁶.

Mystère de la foi d'abord, qui s'accomplit dans l'actualisation d'une parole lyrique et profuse tirant sa source de réminiscences bibliques⁸⁷ :

83. Le fameux précepte horatien de l'*utile dulci* est allégué : *ibid.*, p. 90.

84. Pour R. de BURY, la fiction est donc à la fois une culture et une pratique herméneutique.

85. Jean STAROBINSKI, *La Relation critique* (1970), Paris, Gallimard, 2001, p. 213.

86. Selon R. de BURY, nulle connaissance humaine ne peut excéder l'esprit et la raison. À ce titre l'auteur du *Philobiblion* s'inscrirait donc davantage dans la tradition de la théologie spéculative que de la théologie apophatique et négative. Reste que le pouvoir qu'il confère à l'imagination et l'usage contrôlé qu'il fait d'une langue métaphorique et émotive plaident en faveur d'une mystique rationalisée en quelque sorte. Avant la vision en face à face, la raison doit demeurer première et diriger nécessairement la connaissance, quitte à ce que l'imagination lui vienne en aide pour évoquer l'inconcevable ou figurer l'inénarrable.

87. À propos des *Confessions* de saint Augustin Pierre HADOT parle de « chaleur littéraire » : « De Tertullien à Boèce. Le développement de la notion de personne dans les controverses théologiques », dans *Problèmes de la personne : exposés et discussions*, Ignace Meyerson (dir.), Paris, École Pratique des Hautes Études, 1973, p. 133.

Ô livres [...] que de milliers de choses ne recommandez-vous pas allégoriquement aux savants, par le moyen de l'Écriture, inspirée d'une grâce céleste ! Car vous êtes ces mines profondes de la sagesse vers lesquelles le sage envoyait son fils, afin qu'il en déterrât des trésors (Pr, 2, 1-4). Vous êtes ces puits d'eau vive que le père Abraham creusa le premier, qu'Isaac déblaya et que les Philistins s'efforcèrent toujours de combler (Gn 26, 15). Vous êtes en effet les épis délicieux, pleins de grains, que les mains apostoliques seules doivent broyer pour être donnés en nourriture délicieuse aux âmes faméliques. Vous êtes les urnes d'or dans lesquelles reposent la manne (He, 9, 4) et les pierres d'où sort le miel sacré (Dt, 32, 13). Vous êtes des seins gonflés du lait de la vie et des réservoirs toujours pleins. [...] Vous êtes l'arche de Noé, l'échelle de Jacob [...] ; vous êtes les pierres de témoignage, les pots de terre vides servant de support aux lampes de Gédéon, la panetière de David d'où sont tirées les pierres très polies propres à tuer Goliath. Vous êtes les vases d'or du temple, les armes de la milice cléricale, qui rendent impuissantes celles du méchant ; oliviers fertiles, vignes d'Engaddi, figuier qui ne saurait se dessécher, lampes ardentes.⁸⁸

Mystère d'une voix inspirée et prophétique, ensuite, à même de rendre visible l'invisible, en multipliant les effets de scénographie dans une forme de vertige pathétique⁸⁹ :

Ainsi le champ couvert de fleurs à l'époque du printemps se dessèche avant la moisson ; ainsi le grain se change en ivraie ; la vigne se transforme en lambruche ; l'olivier devient sauvage, les tendres arbrisseaux dépérissent ; et ceux qui, doués d'une rare

88. *Ph.*, p. 21-22.

89. L'image et l'imagination font naître l'émotion, notamment quand l'*indignatio* devient *fulminatio*. Chez Cicéron, l'*evidentia* (ou *phantasia*) est souvent associée à l'*indignatio* : la première accentue « les détails horribles », la seconde, plus intellectuelle, met « l'accent sur l'idée même qui est scandaleuse » : Francis GOYET, « Introduction » au *Traité du Sublime* de LONGIN, trad. de BOILEAU, Paris, Librairie générale française, 1995, p. 26.

capacité d'esprit, pourraient devenir, grâce à leurs talents, de fortes colonnes de l'Église, abandonnent le collège et ses études. [...] C'est ainsi que l'Église, notre mère, avorte en engendrant ses enfants, qu'il sort de son sein des fruits informes, et qu'elle perd des nourrissons remarquables, qui, plus tard, seraient devenus les défenseurs et les athlètes de la foi. [...] C'est ainsi hélas [...] que la planète qui s'avance est tout à coup relancée en arrière, et que, prenant la nature et la forme d'une étoile, elle s'éteint subitement et disparaît !⁹⁰

Mystère d'une voix habitée, encore, qui donne au locuteur, par le recours à l'hypotypose notamment, le pouvoir de participer au spectacle de ses épiphanies tout en gagnant l'auditoire à sa cause⁹¹ :

Nous rappellerons cependant, d'après Aulu-Gelle, dans un langage plein de tristesse, l'horrible pillage exercé par des soldats auxiliaires dans la première guerre d'Alexandrie, où 700 000 volumes, rassemblés en Egypte par le soin des Ptolémées, devinrent la proie des flammes. Quelle race atlantique périt alors ! les mouvements des globes, les éclipses des planètes, la nature de la voie lactée, les générations avant-courrières des comètes, enfin tout ce qui existe dans le ciel et l'éther. [...] Les neiges éblouissantes du parchemin craquetant sont couvertes de sang, là où sont anéantis par les flammes dévorantes tant de milliers d'innocents, de la bouche desquels il ne sortit jamais un mensonge.⁹²

Sur le mode de la véhémence le plus souvent et par le biais d'un trait surprenant ou d'une image saisissante s'opère ainsi la réconciliation du sensible et de l'intelligible. Dans une langue nourrie à la fois par la faculté imaginative et par la mémoire, c'est

90. *Ph.*, p. 13-14.

91. *Si vis me flere dolendum est primum ipsi tibi* : HORACE, *Art poétique*, v. 102.

92. *Ph.*, p. 57.

en effet le moi intime du locuteur qui s'incarne dans son propre discours :

Un homme pieux pourrait-il considérer quelque chose de plus lamentable ? Et quel est le cœur assez glacé pour ne pas, à cet aspect, se dissoudre en gouttes brûlantes ? [...] nous ne pourrions jamais nous lamenter avec une douleur tout à fait digne sur tous les livres qui périrent par le fait de la guerre [...]. Qui ne frémit d'horreur d'un si funeste holocauste, où l'encre est offerte à la place du sang ?⁹³

La scène a valeur emblématique puisqu'elle se comprend elle-même en référence au mystère de l'Incarnation. Après que Marie, au pied de la Croix, eut souffert la mort d'un Fils, le narrateur transporté en imagination dans la fournaise d'Alexandrie participe à son tour au sacrifice du Sang versé. L'écriture fait de lui un témoin c'est-à-dire ici un martyr.

Si le *Philobiblion* a donc toute sa place dans l'histoire des bibliothèques comme le prouve Naudé qui, dans son *Avis*, fait siens quelques-uns des « conseils » empruntés à son prédécesseur, si ce texte renseigne aussi, au titre de document d'époque, sur la crise des valeurs dans l'Europe occidentale chrétienne, sa vocation n'est pas seulement de « prendre place en tant que tel⁹⁴ » dans des écrits consacrés à l'histoire du livre et aux pratiques des collections à l'époque médiévale. Chant d'amour en même temps que chant d'adieu et d'espérance⁹⁵, le *Philobiblion* est la confession d'un cheminement intérieur. À ce titre, l'ouvrage se rattache à cette « culture monastique » étudiée naguère par Dom Jean Leclercq, « culture originale » dont le caractère spécifique

93. *Ibid.*, p. 14.

94. Christian JOUHAUD, « Un emportement, un enterrement, un enlèvement. Trois épisodes d'émotion publique », *Littératures classiques*, 68, 2009, p. 286.

95. Dans les premières lignes du *Philobiblion*, R. de BURY s'adresse « à tous les fidèles du Christ » pour leur demander « de se souvenir de lui pieusement », *Ph.*, p. 11.

fondé sur l'idée d'assimilation repose sur le croisement de la tradition biblique et patristique et de l'héritage antique et classique⁹⁶. Ici réside la vérité d'un texte qui entérine le déplacement du savoir vers une éthique du savoir. Discours en forme de prière voire de consolation⁹⁷, le *Philobiblion* ambitionne en effet de fonder, par l'horizon divin qui lui est assigné, une sagesse des livres plutôt que d'établir nécessairement un savoir sur eux. Aussi ce « traité » personnalisé n'est-il historique que par raccroc, sa finalité est spirituelle et sa nature littéraire : en rédigeant son discours Richard de Bury ne dit pas prioritairement ce qu'il a vécu ni ce qu'il a vu, poète du Verbe, il voit et il voile ce qu'il écrit⁹⁸.

Bernard TEYSSANDIER

Université de Reims Champagne-Ardenne

96. *L'Amour des lettres et le désir de Dieu*, op. cit., p. 138-139. Jean de SALISBURY, « si plein de Pétrone, d'Horace — à qui “il se réfère constamment”, constitue peut-être l'exemple le plus achevé de cet « humanisme classique » et chrétien dont la spécificité repose sur le dialogue entre savoir philosophique, tradition littéraire et vérité dogmatique : *ibid.*, p. 140. Voir aussi Michel SENELLART, « Le *Policratus* de Jean de Salisbury (1115/30-1180) : une éthique royale du salut public » dans *Histoire raisonnée de la philosophie morale et politique*, Alain CAILLE, M. SENELLART, Christian LAZERRI (dir.), t. I, Paris, Flammarion, 2007, p. 198-206. R. de BURY se réfère deux fois à l'auteur du *Policratus* : pour vanter les vertus de la lecture d'abord, pour défendre l'idée d'une incompatibilité entre amour des livres et désir de richesses ensuite (ch. XIV et XV).

97. « Que la divinité faite homme considère la forme de notre nature charnelle, afin que la fragilité passe impunie là où la piété clémente paraît infinie, et que l'esprit du coupable soit soulagé là où la qualité distinctive du Juge est d'être miséricordieuse », *Ph.*, p. 126.

98. Forme de « consentement au voile » pour reprendre une expression de J. STAROBINSKI employée à propos de Montaigne : *L'Œil vivant* (1961), Paris, Gallimard, 1999, p. 16.